

Antoine Ferrin

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1625

Né à Aix, (), le 19 avril 1601

Mort à Dijon (Côte d'Or), le 29 Mars 1652

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir :

22

Balterel : C. I, 271-278 notice

C. II, 297

C. III, 316, 454

C. IV, 168

Cloyssault : Mésologie, p. 364

Vies, C. II, p. 56 notice

Journal d'Avignon

Le Père Antoine Perrin

Voit: Blamignon, Correspondance de Massillon, p. 229 (Pas pour lui)

M. M. 607, 1. catalogue, n° 750 =

Antoine Perrin, D' Aix, entré à Aix en 1625, prêtre, mort en 1652.

M. M. 608 = p. 3 n° 41

le P. Antoine Perrin, natif de la ville d'Aix, reçu en la dite ville l'an 1627, le 1^{er} septembre et fait prêtre le 20th suivant.

Non

Listes des Assemblées = 1641 Aix
1645 " supérieur
1648 " "
1651 Arignon supérieur.

M. M. 576, 4, juin 1648 =

En mission à Dijon, Delà envoyé à Aix, y attendre le P. de St Pé.

Journal d'Arignon = Il fit pendant quelques mois en 1650 des conférences pour les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Il alla prêcher dans le diocèse de Carpentras en 1650. Il fut nommé visitant au diocèse de la Durance. En 1651 il est député à Paris où il fait une grande maladie et est saigné 18 fois. En 1652 il devint visitant des carmélites et part avec le frère Lacroix en février pour les visiter. Il mourut à Dijon le vendredi saint très saintement et très regretté.

Nécrologe =

Mort à Dijon, le Vendredi saint, 3 avril 1654. (Brous, m 1652)

Cloyssault : Ménologe, p 364 - 367 =

Le Père Antoine Perrin naquit à Aix en Provence le 19 avril 1601 d'une famille des plus qualifiées. Ses parents remarquèrent tant d'esprit et de dispositions en lui pour les sciences qu'à l'âge de 16 ans ils le firent recevoir avocat au Parlement et ensuite plaider. Il s'acquit tant de réputation par son éloquence et par la beauté de son esprit qu'il devint l'admiration de tout le pays. Craignant qu'il ne se fît religieux, ils l'engagèrent sans le mariage à l'âge de 20 ans. Mais Dieu qui avait d'autres desseins sur lui, son dévotion bientôt, sa femme étant morte au bout de 3 ans. Se voyant pour lors libre et son maître, il résolut de se consacrer à Dieu entièrement. Il fit plusieurs prières, neuvaines, jeûnes, confessions et communions pour connaître sa volonté sur lui et étant convaincu qu'il l'appelait à l'Oratoire, il y entra le 1 sept. 1625.

Son Institution fut une année toute de ferveur, de zèle et de piété. Il ne s'y fit pas moins admirer par sa vertu qu'il avait fait dans le monde par son éloquence et par son esprit. Après qu'elle fut finie, il alla à Paris d'où on l'envoya faire son cours de théologie à Bourlains qui était pour lors l'Université la plus fameuse. A son retour, il resta 999 années en France. Mais les Pères de Provence qui connaissaient sa vertu et son mérite, le demandèrent avec instance au P. Général pour remplir les charges les plus considérables de leur Département.

Ms. des
Ils commencèrent par lui donner le soin de l'Institution d'Aix, dont il est marqué supérieur sur les listes des assemblées de 1644 et 1648 et de celle d'Avignon sur la liste de 1651. Ils ne pouvaient choisir un modèle plus accompli de perfection et de sainteté pour le proposer aux jeunes confrères. A force de se tenir continuellement à genoux, il lui vint une bouffe d'une grosseur prodigieuse au genou, qui lui causa de violentes douleurs. Il n'y eut point d'autre remède que de la couper. Mais tous les chirurgiens lui déclarèrent que cette opération ne pouvait se faire sans de grandes douleurs et sans même danger de la vie. Il se soumit humblement à la volonté de Dieu. Pendant toute l'opération, il tint son crucifix à la main et le regardant fixement, il dit plusieurs fois : « Oh ! que je m'estimerais heureux, si j'en souffrais autant et même davantage pour la foi. Puisque, ô mon Dieu, je ne suis pas digne de ce bonheur, faites du moins par votre bonté infinie que je le souffre par amour pour vous ! » Cette opération réussit heureusement.

Depuis ce temps, il fut supérieur de plusieurs maisons et enfin vint de la Congrégation. Les supérieurs majeurs des religieux carmélites l'engagèrent de faire en même temps la visite de leurs monastères. Le parrain d'Avignon au mois de février pour venir visiter les maisons de l'Oratoire et des carmélites du Comté et Duché de Bourgogne.

le souffrit dans ce chemin tant de froid qu'il en contracta une flexion sur l'épaule qui dégénéra en paralysie. Quand il fut à Arbois, on lui conseilla de prendre du repos et de se tenir chaudement. Mais son zèle lui fit négliger son mal : il continua toujours ses visites et son mal augmentant de jour en jour, quand il arriva à Dijon, il tomba dans une paralysie de tout son corps, à laquelle survint une rétention d'urine avec une enflure aux jambes. Elles se crevèrent et la gangrène s'y mit qui, en peu de temps, se répandit dans une partie de son corps. Job sur son fumier n'était pas plus digne de compassion. Il se fit lire la passion de J.C. et sur chaque circonstance il fit des réflexions et des élévations qui portaient d'un cœur qu'on eût dit être déjà dans le ciel, surtout sur les 7 paroles que N.S. prononça en croix. Il les répéta plusieurs fois et il en ajouta d'autres qui charmerent tous ceux qui en furent témoins. Pendant toute sa maladie on ne l'entendit dire autre que les paroles de l'écriture sainte. Il mit sa mort à celle de J.C. et il eut le bonheur de mourir à Dijon le même jour, à savoir le Vendredi saint, qui fut le 29 de mars de l'année 1652, n'étant âgé que de 51 ans.

Mss des Assemblées =

=
Assemblée de 1654, député, il résidait alors à Aix

LE PÈRE

ANTOINE PERRIN

(1601-1652)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — Son amour pour l'étude. — Ses parents l'engagent dans le mariage; mort de sa femme. — Il entre à l'Oratoire. — De quelle manière il se comporta pendant son année d'institution. — Il reçoit les ordres sacrés. — Il vient à Paris, où l'on est très édifié de sa conduite. — Il va à Louvain. — Il retourne en France et va demeurer à Orléans, où il fait connaissance avec le P. Michel Lefèvre. — Les Pères de Provence le demandent, et il est fait directeur de l'institution d'Aix. — Il lui vient une loupe au genou; son courage à supporter l'opération de cette loupe. — Il est fait supérieur de la maison de Grasse en 1641, puis de la maison d'institution d'Aix. — Sa conduite pendant sa supériorité. — Son zèle pour les mortifications intérieures. — Son soin pour les malades. — Sa vigilance pour la régularité. — Ses travaux dans la maison d'Aix : construction d'une église, acquittement de dettes, soin de la bibliothèque et des papiers de cette maison. — Il est fait visiteur, et établit la maison d'Avignon. — Estime que fait de lui le cardinal Bichi. — Il visite les maisons de carmélites de la Comté et de Bourgogne. — Il tombe malade à Arbois, puis vient à Dijon. — Ses dispositions pendant sa maladie. — Sa mort, en 1652.

Il serait nécessaire d'avoir l'esprit, la science et l'éloquence du P. Antoine Perrin pour pouvoir écrire sa vie aussi dignement qu'il le mérite; car il n'a pas été seulement un homme d'esprit et un savant, ce qui lui est commun avec plusieurs autres, mais il a encore été d'une vertu et d'une piété qui sont très rares.

Le P. Antoine Perrin naquit à Aix, en Provence, d'une famille des plus qualifiées de la province, le 19 avril de l'année 1601. Son père s'appelait Nicolas Perrin, conseiller du roi, référendaire aux chancelleries de Provence, et sa mère, Catherine Cantier; l'un et l'autre étaient d'une vertu exemplaire et d'une grande charité pour les pauvres.

Aussitôt qu'il fut capable d'apprendre les belles-lettres, il s'en montra passionnément amoureux, ne perdant pas une heure de temps en des divertissements inutiles; il ne se contentait pas de la tâche commune que ses régents lui donnaient, il s'en imposait lui-même d'extraordinaires : on pourrait dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze a dit de saint Basile, *qu'il n'avait pas besoin de travail à cause de la bonté de son esprit, ni de la bonté de son esprit à cause de l'assiduité de son travail*. Il joignait toutefois l'un à l'autre, et il travaillait comme s'il n'avait point eu d'esprit; et il avait tant d'esprit qu'à l'âge de seize ans il fut reçu docteur aux lois et ensuite avocat au parlement.

Il ne pensait pas tant à enrichir son esprit qu'il ne pensât davantage à conserver la pureté de son âme. Il voulait être savant; mais il désirait encore plus être homme de bien. Déjà il plaidait devant le parlement avec une érudition et une éloquence qui charmaient tous ses auditeurs. Ses parents en conçurent de grandes espérances, et ils le regardaient comme devant être un jour l'honneur et l'appui de leur famille. Mais, faisant réflexion sur sa piété, ils appréhendèrent qu'il ne se fit religieux : c'est pourquoi ils l'engagèrent dans le mariage à l'âge de vingt ans, presque sans qu'il s'en aperçût. Dieu, qui avait d'autres desseins sur lui, le délivra bientôt de cette fâcheuse servitude; car, sa femme étant morte au bout de trois ans, il se trouva libre et son maître, et résolut de se consacrer entièrement à Dieu et

de renoncer pour toujours au barreau. Autant il avait eu auparavant d'empressement pour apprendre les lois, autant en conçut-il de dégoût. Il connut dès lors la différence infinie qu'il y avait de l'étude de la loi de Dieu et de celle des lois humaines. Il passa plusieurs mois à faire des prières et des neuvaines, des jeûnes, des confessions et des communions, pour connaître la volonté de Dieu. A la fin, il alla se découvrir au P. de Rez¹, et lui demanda la grâce de le recevoir dans l'Oratoire. Ce Père, qui était un homme fort spirituel et expérimenté dans la conduite des âmes, se défia beaucoup de sa proposition. Il appréhenda que ce fût plutôt le mouvement d'une dévotion passagère et du chagrin d'avoir perdu sa femme qu'une véritable inspiration du Saint-Esprit : il l'éprouva encore pendant plusieurs mois, et il n'oublia rien pour découvrir en lui le principe d'une si sainte résolution. Enfin, convaincu que Dieu l'appelait à l'Oratoire, il l'y reçut le 1^{er} septembre de l'année 1625.

Pendant son institution, il se comporta, non pas en jeune homme, mais en homme consommé en vertu et en science. Son occupation continuelle à la présence de Dieu se lisait sur son visage. Rien de plus recueilli et de plus modeste. Il s'acquittait de tous les exercices de piété avec tant de zèle et de ferveur, qu'il en donnait aux autres. Il faisait tout par amour et sans contrainte; ce ne fut pas une dévotion légère de quelques jours, elle fut constante depuis le commencement jusqu'à la fin; on ne s'aperçut jamais qu'il se démentît en la moindre chose.

La communauté, qui était composée de plusieurs prêtres d'une vertu éminente et d'une grande expérience, crut que l'on pouvait sans aucun danger l'avancer dans les ordres sacrés. Il les reçut donc tous, par une conduite

¹ Voir plus loin la *Vie* de ce Père.

extraordinaire¹, pendant l'année de son institution, et il dit sa première messe le 12 septembre de l'année 1626. Il se sacrifia lui-même de nouveau à JÉSUS-CHRIST par une parfaite abnégation de toutes choses, et, comme saint Augustin dit de ce divin Sauveur, il devint lui-même prêtre et victime. Il mourut au monde et à la chair en offrant cette Hostie adorable, qui est le principal prêtre du sacrifice, sortant de lui-même pour ne plus vivre et ne plus subsister qu'en JÉSUS-CHRIST, comme JÉSUS-CHRIST ne vit et ne subsiste qu'en son Père. Il se regarda comme une personne toute consacrée à Dieu, et qui ne pouvait plus faire aucun usage de soi-même que pour Dieu. Il ne permit plus à ses yeux, qui avaient l'honneur de voir JÉSUS-CHRIST sur l'autel, de regarder aucune chose sur la terre pour s'y arrêter par la plus légère complaisance. Ses mains, qui touchaient son corps sacré, ne lui servirent plus qu'à les élever vers le ciel pour lui demander le pardon des pécheurs. Sa bouche, qui le consacrait, ne s'ouvrit plus que pour le bénir; son cœur, où il le logeait, fut respecté de lui comme un temple sacré; enfin cet homme, qui offrait le Pain des anges, commença de mener une vie véritablement angélique.

Sa vertu le fit bientôt connaître, et le révérend Père général² demanda qu'on le lui envoyât à Paris. Il n'y fut pas moins admiré et aimé qu'en Provence; personne ne le vit qui n'en fût édifié. Son humilité lui donnait de la confusion des marques d'amitié qu'on lui témoignait. Le désir de connaître les vérités de notre religion avec plus de perfection et de solidité lui fit demander d'étudier en

¹ La règle de l'Oratoire défend, en effet, de recevoir les saints ordres pendant l'institution.

² C'était encore le P. de Bérulle.

théologie à Louvain, qui était pour lors l'université la plus fameuse pour l'érudition profonde de ses professeurs. On le lui accorda d'autant plus volontiers qu'on y avait établi depuis peu une maison de l'Oratoire¹, où l'on vivait dans une grande ferveur. On crut que les Pères de cette maison profiteraient de ses bons exemples, et qu'il y profiterait aussi de ceux qu'il y verrait; qu'il y puiserait en même temps la science et la piété. On ne fut pas trompé, car il en revint très savant; non de cette science qui enfle, mais de celle qui, en rendant l'homme plus humble, le fait agir avec plus d'amour pour Dieu.

Nous avons un mémoire du P. Perrin sur la vie de notre T. R. Père, donné en 1643², dans lequel il dit que quand M. de Bérulle l'envoya, à son retour de Flandre, à Orléans, où il était en 1629, le jour avant qu'il partît, il fut recevoir sa bénédiction dans sa chambre, et que, comme il l'envoyait pour prendre le soin de l'institution qu'il y voulait placer en attendant mieux³, et que ce

¹ Louvain fut le premier établissement de l'Oratoire en Flandre. C'est le 10 octobre 1626 que nous y installa Jacques Boonen, le pieux archevêque de Malines dont nous avons parlé plus haut. « Le célèbre Jansenius avait fort à cœur de nous voir placés au milieu de l'université de Louvain (voir sa lettre à Saint-Cyran, du 12 octobre 1626), pour faire tomber entre nos mains, avec le temps, une bonne partie de la jeunesse de cette célèbre école: charmé qu'il était, comme l'archevêque, de la modestie de ces premiers Pères. » (BATTEREL, *Mémoire domestique sur l'Oratoire de Flandre*, n° 2.) Les oratoriens flamands se rendirent plus tard indépendants.

² Nous n'avons pu retrouver ce Mémoire, que ce passage du P. Cloyseault nous fait seul connaître.

³ Après avoir essayé d'établir une maison d'institution ou de noviciat à Toulouse, puis à Lyon, le P. de Bérulle « jeta les yeux sur Orléans... Elle eût été pour longtemps fixée dans une situation si gracieuse, au cœur du royaume, et d'un abord facile de toutes parts, si la modicité des revenus, pour ne pas dire l'extrême

Père s'excusait de s'en charger sur son incapacité, il lui dit qu'il savait bien qu'il n'était rien, qu'il était pétri de cette matière que Dieu créa dès le commencement, stérile et infructueuse par elle-même, *inanis et vacua*¹, mais qui produisit toutes sortes d'herbes et de fruits au seul mot par lequel Dieu lui ordonna de le faire : *germinet terra herbam virentem*²; qu'ainsi, nous ayant faits de la terre, nous nous ressentions de notre origine par notre inutilité naturelle à tout bien; mais que quand il lui plairait de nous appliquer et nous mettre en œuvre, il nous ferait porter tous les fruits qu'il voudrait de nous.

Ce Père ajoute : « Il me dit encore, au sujet de la conduite qu'il convenait tenir par rapport à nos confrères et des maximes qu'il était à propos de leur inspirer, qu'il devait y avoir cette différence entre les religieux et nous, que ceux-là étaient des victimes consacrées à Dieu par la mortification des sens, et que nous devons l'être aussi par nos travaux; que la Congrégation devait être dans les mêmes dispositions que la sainte Vierge après l'Ascension de son Fils, c'est-à-dire dans un double regard qui nous devait continuellement occuper : un regard d'adoration, de désir, d'amour et d'union vers JÉSUS-CHRIST dans le ciel, et un regard d'affection, de secours, de zèle, d'application vers l'Église, qu'elle ne cessait d'assister de ses prières et de ses conseils. »

On l'envoya donc à Orléans : il y fut reçu comme un

indigence de la maison n'y avait été un obstacle presque invincible. » (BATTEREL, *Mémoire sur nos maisons d'institution*, p. 3.) Plus tard, comme nous l'avons dit, on établit définitivement les maisons d'institution de Paris et de Lyon : celle d'Aix existait déjà pour la Provence.

¹ Gen. 1, 2.

² *Ibid.*, 1, 11.

homme venu du ciel. Il y trouva le P. Michel Lefèvre¹. Cet homme tout de Dieu, qui ne respirait que JÉSUS-CHRIST, lui inspira un zèle ardent pour le salut des âmes. Il s'y appliqua avec beaucoup de ferveur, et Dieu donna une bénédiction singulière à son travail.

Le P. Lefèvre lui conseilla encore de s'adonner à la lecture de saint Paul, non pas seulement pour en savoir par cœur les paroles et le sens, mais beaucoup plus pour en imprimer dans son cœur l'esprit et les sentiments. Il y fit un si grand progrès, qu'on était charmé de l'entendre parler des mystères de notre religion, et qu'il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme descendu du ciel. Plusieurs de ceux qui l'ont ouï ont dit qu'ils ne croyaient pas qu'après saint Jean Chrysostome il y eût jamais eu d'homme qui eût eu plus d'amour pour ce saint Apôtre.

Cette science divine n'était pas dans la seule spéculation; le P. Perrin la mettait en pratique sur lui-même; car il n'y a sorte de mortification intérieure et extérieure qu'il ne pratiquât. Il ne savait ce que c'était que de se donner la moindre satisfaction : il ne s'étudiait en toutes choses qu'à se mortifier dans le coucher, le boire, le manger; il prenait souvent la discipline jusqu'au sang; il ne couchait que sur la dure; il ne buvait et ne mangeait que par pure nécessité. Il souffrait le froid dans toute sa rigueur pendant l'hiver sans s'approcher du feu; il n'était jamais plus content que lorsqu'il avait passé tout le jour ou à entendre les confessions, ou à instruire les peuples par des catéchismes et des sermons, ou à visiter les malades dans les hôpitaux et les pauvres honteux dans leurs maisons.

Les Pères de Provence demandèrent avec instance

¹ Voir sa *Vie*, t. I, p. 155.

qu'on le renvoyât dans leur département¹ : on ne put leur refuser cette justice. On lui donna la conduite de la maison de Marseille pendant l'absence du supérieur. Ce fut un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et ecclésiastiques qu'on mit devant les yeux de tous ceux qui composaient cette communauté. Il y répandit une si grande édification, qu'on le choisit pour directeur de l'institution d'Aix. Cet emploi lui fut fort agréable parce qu'il le tenait dans une grande retraite et une occupation continuelle en des exercices de piété. Il y redoubla sa ferveur et son zèle. Toutes les conférences qu'il faisait aux confrères pour leur inspirer l'esprit de leur vocation et leur apprendre leurs principaux devoirs, étaient pour lui autant de puissants motifs pour les mettre en pratique.

Pendant ce temps, il lui vint au genou une loupe d'une grosseur prodigieuse, qui lui causa des douleurs violentes, et qui l'empêcha d'assister aux litanies et à d'autres exercices de la communauté. Plusieurs personnes lui conseillèrent d'y remédier de bonne heure, de peur qu'à la fin elle ne lui causât encore plus de mal; d'autres lui dirent qu'il ne pourrait point en souffrir l'opération sans exposer beaucoup sa vie, ou du moins sans se mettre dans un danger d'être estropié. Tous ces discours ne l'épouvantèrent point; étant naturellement généreux, il se résolut à en souffrir l'opération; il apprit qu'il y avait un habile chirurgien à Pertuis : il le consulta sur son mal. Ce chirurgien ne lui dissimula point qu'il y avait des douleurs mortelles à souffrir pour cette

¹ L'Oratoire de France, on se le rappelle était divisé en trois départements. On ne faisait sortir un oratorien du département où il était né que de son consentement. Le P. Perrin, nous l'avons vu, était d'Aix, chef-lieu du département de Provence.

opération, et que même il y avait du danger pour sa vie; mais qu'il espérait que Dieu lui ferait la grâce de réussir. Avant que l'opération ne commençât, le P. Perrin fit une confession générale, dit la sainte Messe, y reçut Notre-Seigneur en viatique, et, après son action de grâces, il se mit dans les mêmes dispositions et fit les mêmes actes que s'il eût dû mourir le même jour. Ensuite il alla se mettre au lit, et prit son crucifix à la main pendant que le chirurgien faisait son opération. Dans le temps que celui-ci coupait les chairs avec le rasoir et que le sang coulait de tous côtés, il s'écria plusieurs fois : « Oh ! que
« je m'estimerais heureux si je souffrais autant et mille
« fois davantage pour la foi ! Mais puisque je ne mérite
« pas ce bonheur, faites, ô mon Dieu, que du moins je
« souffre pour l'amour de vous ! »

Il eut toujours les yeux fixés sur son crucifix avec une constance si généreuse qu'on eût dit qu'il était insensible, ou qu'il souffrait dans un corps étranger. Ce fut une véritable image des premiers martyrs du christianisme, lorsqu'ils étaient sur les roues, déchirés avec des peignes de fer. Cette opération réussit heureusement, peut-être autant par l'effet des prières que par l'habileté du chirurgien. Il ne fut pas plus tôt guéri, qu'on le fit supérieur de la maison de Grasse en 1641¹. Il n'y fut que deux ou trois ans; mais il s'y comporta avec tant de piété et d'édification, qu'on crut que c'était un acheminement à de plus grands emplois; car, quoiqu'il ne pensât qu'à s'acquitter de son devoir et de ses obligations dans la vue de Dieu et en esprit d'humilité et de charité, chacun remarqua pourtant tant de prudence et de jugement dans sa conduite, qu'on ne put s'empêcher de

¹ L'Oratoire de Grasse fut fondé le 23 août 1631. Voir *Archiv. nat.*, M. 222 et S. 6781.

croire qu'il était capable des premières charges de la Congrégation. En effet, le R. P. Charles de Condren, pour lors général, étant bien informé de toutes ses bonnes qualités, le choisit pour succéder au R. P. de Rez dans la supériorité de la maison d'institution d'Aix, qu'il conduisait depuis plusieurs années. Il y vint, mais ce fut pour y représenter à tous ceux de la communauté, avec autant d'humilité que de sincérité, qu'il n'était pas capable de remplir cette charge; que, n'étant âgé que de quarante ans, ce serait une chose fort indécente, pour ne pas dire scandaleuse, de le voir à la tête d'une communauté nombreuse, composée de plusieurs vieillards vénérables par leur grand âge et encore plus par leur vertu; que s'il n'avait pas l'âge convenable à cette charge, il en avait encore moins les qualités requises; que ce serait une confusion pour lui de commander à des personnes dont il ne méritait pas d'être le serviteur. Il rapporta plusieurs autres raisons que son humilité lui fournit pour l'excuser d'accepter cet emploi. Mais le R. P. Bourgoing, qui pour lors faisait la visite de cette maison, lui représenta que c'était résister à la volonté de Dieu que de résister à celle de ses supérieurs; qu'un homme véritablement humble était obéissant, et non opiniâtre; qu'il pouvait représenter ses raisons, mais toujours avec soumission à celles de ses supérieurs; que c'était une présomption que de compter sur ses talents et sur ses forces pour conduire une maison de l'Oratoire; qu'il fallait mettre toute sa confiance en JÉSUS-CHRIST, et n'agir que par dépendance de son esprit et de sa grâce. Il se soumit à toutes ces raisons, et il obéit humblement. Ceux qui n'en jugèrent que par les vues humaines n'approuvèrent point ce choix; mais ils furent bientôt démentés quand ils virent la manière sainte dont il se comporta. Comme il était fort intérieur et éclairé dans

les voies de Dieu et dans la science des saints, il connut parfaitement que de lui-même il n'était que ténèbres et que faiblesse : c'est pourquoi, dès l'entrée de sa supériorité, il commença par adorer JÉSUS-CHRIST comme le premier pasteur, la source de toute sainte lumière et le principe de toute bonne conduite. Il lut plusieurs fois le traité que notre très honoré Père a composé pour la direction des supérieurs de l'Oratoire¹ ; il entra dans toutes les pratiques qu'il prescrit ; il implora avec ferveur les secours du ciel, dont il avait besoin dans un emploi qui surpassait ses forces ; et, comme un autre Salomon, il le pria de lui envoyer d'en haut son Esprit pour le conduire : *Da mihi, Domine, sedium tuarum assistricem sapientiam ; mitte mihi illam de sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret*².

Il crut dans ses commencements que son premier devoir était d'être exact à pratiquer lui-même ce qu'il devait exiger des autres, de se trouver toujours à la tête de la communauté, et de ne manquer jamais à aucun exercice ; d'éviter toute singularité dans sa conduite, et de ne souffrir rien de particulier dans sa nourriture, ni dans ses habits, ni dans sa chambre ; d'avoir grand soin de conserver certains usages d'humilité et de mortification qui nous ont été recommandés par nos saints fondateurs ; de servir au réfectoire, de laver la vaisselle, de manger à la table des pauvres, de faire humiliation en pleine communauté, de se prosterner aux pieds de tous les assistants et de les baiser. Il pratiquait tous ces exercices avec une ferveur et un zèle qui animaient les autres à faire

¹ Le *Mémorial de quelques points servant à la direction des supérieurs de la Congrégation de l'Oratoire de Jésus*, publié pour la première fois en 1624, et dans toutes les éditions des œuvres complètes de notre très honoré Père.

² Sap. ix, 4.

la même chose avec plaisir, quand même ils y auraient eu de la répugnance. Il disait quelquefois fort agréablement que le plus grand avantage d'être supérieur était d'être obligé d'être homme de bien pour donner bon exemple, et qu'il fallait nécessairement qu'il pratiquât la vertu pour la faire pratiquer aux autres. Il n'exigeait point de ceux qui étaient sous sa conduite des austérités excessives, quoiqu'il en pratiquât lui-même. Il se contentait des voies communes et des usages ordinaires de la Congrégation. Mais il avait un grand zèle pour la mortification intérieure et pour l'abnégation de soi-même. Il disait quelquefois : « Il doit y avoir cette différence entre
« les religieux et nous : ils sont obligés par leurs règles
« à plusieurs macérations du corps ; mais pour nous,
« nous devons principalement nous appliquer à la mortification intérieure, à l'abnégation de nous-mêmes et
« au renoncement de notre propre volonté. C'est en cela
« que nous devons nous distinguer des religieux. »

Député à l'assemblée générale de la Congrégation qui se tint à Paris l'an 1644, il en revint sans avoir rien vu de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus curieux dans cette grande ville. Comme quelques personnes lui en faisaient des reproches, il leur répondit fort chrétiennement : « Nous ne souffrons rien dans ce monde ; nous
« sommes bien chaussés, bien nourris, bien vêtus ; nous
« avons toutes nos commodités : comment nous sauvons-nous si du moins nous ne nous privons pas par la
« mortification intérieure de toutes ces curiosités inutiles ? » Le même esprit de mortification intérieure lui donnait un très grand éloignement de toutes les nouvelles du monde, surtout de celles de la cour et de la guerre.

Il regardait le soin pour les malades comme l'un des principaux devoirs d'un supérieur. Quand il y en avait dans sa communauté, il leur rendait de fréquentes visites

pour les élever à Dieu par quelques paroles courtes, mais affectives et pleines d'onction; pour les consoler dans leurs maux, et pour les animer à souffrir avec une humble soumission à la volonté de Dieu. Il n'avait pas seulement soin de leur salut, il veillait encore que rien ne leur manquât pour le rétablissement de leur santé, soit pour les aliments, soit pour les remèdes; et quand ils étaient en danger, il leur administrait lui-même les sacrements, et leur rendait tous les offices d'un vrai et charitable supérieur.

Quoiqu'il fût d'une douceur charmante, d'un facile accès et toujours prêt à rendre service, cependant il ne pouvait souffrir le moindre relâchement dans l'observance régulière des règlements. Quand il rencontrait quelqu'un qui s'écartait du droit chemin, il le reprenait fortement toujours, mais sans émotion, avec de fortes raisons, et d'une manière si honnête et en même temps si efficace, qu'il était impossible de lui résister. Il avait reçu de Dieu un don particulier pour conserver la paix et l'union dans la communauté. Il avait à y ménager certains esprits difficiles qui se trouvent toujours dans les communautés nombreuses; mais, par son humilité, sa douceur, sa déférence pour eux, il sut si bien les gagner, qu'ils eurent pour lui tout le respect et toute la soumission possibles. Il évitait toute partialité, ne témoignant pas plus d'affection aux uns qu'aux autres, et n'écoulant pas facilement les rapports. Il savait que rien n'est plus capable de détruire la piété et le bon ordre dans une communauté que la division, et que le démon fait tous ses efforts pour l'y répandre. C'est pourquoi sa grande étude fut de conserver la paix et l'union dans la maison : à quoi Dieu donna une telle bénédiction, qu'elle fut une odeur de sainteté dans tout le pays.

Non seulement le P. Perrin était capable de conduire

les âmes dans les voies de la perfection, et de gouverner une communauté très nombreuse dans une paix et une union parfaite, mais il savait encore administrer le temporel avec une sagesse et une économie admirables. Il crut que ce n'était pas une chose indigne de son application, d'autant plus que la maison en avait un extrême besoin. Lorsqu'il en prit la conduite, il trouva qu'on avait commencé une magnifique église¹; que l'ouvrage en était déjà avancé, mais qu'on avait été obligé d'interrompre les travaux faute d'argent. Il fit faire une quête, qui lui donna le moyen de continuer, mais qui ne suffit pas pour l'achever. M. le grand prieur de Fourbin, son allié, lui donna encore trois mille livres, lesquelles, avec quelques autres secours, suffirent pour achever entièrement le bâtiment en moins d'un an, en sorte que M^{sr} Duchesne, évêque de Senez², en fit la bénédiction la veille de la Nativité de Notre-Seigneur, l'an 1643.

La maison était si pauvre, que non seulement elle n'avait rien de fixe pour vivre, mais qu'elle était encore chargée d'une dette de douze mille livres pour une maison qu'on avait achetée pour se loger, et dont on payait depuis dix ans six cents livres; ce qui absorbait toutes les charités qu'on recevait, et était un obstacle continuel à un établissement fixe pour subsister dans la suite. Il crut qu'il n'y avait point d'affaire plus importante que de travailler à acquitter cette dette, et il sut si bien ménager, qu'il fit la somme de douze mille livres dont il remboursa la rente qu'on devait.

Il était persuadé qu'une communauté nombreuse de

¹ Cette église a malheureusement été détruite pendant la révolution; mais la maison des Oratoriens existe encore, rue du Bon-Pasteur, et est la propriété des Sœurs de la Présentation.

² Du 21 février 1623 au 11 mars 1671.

personnes qui font profession d'étude doit avoir une bibliothèque fournie de bons livres et en quantité; il s'appliqua à mettre en ordre celle de la maison, l'augmenta de beaucoup de livres qu'il donna, et de beaucoup d'autres qu'il acheta.

Il s'aperçut que les titres et papiers de la maison étaient dans une grande confusion, entassés les uns sur les autres, sans aucun ordre; qu'on les tenait dans un coin sans que personne en prît soin, ni qu'on sût ce qu'ils contenaient; qu'il y avait même des mémoires importants des choses miraculeuses qui s'étaient passées dans les commencements de notre établissement, et de la vie sainte de nos premiers Pères. Il se sentit obligé de remédier à ce désordre et à cette négligence. Il mit tous ces titres et ces papiers dans l'ordre qui leur convenait, avec des étiquettes et des inscriptions, et il fit de sa propre main un inventaire raisonné pour pouvoir être plus parfaitement instruit de tout ce qui y était écrit.

Comme il agissait par de hauts principes et par les lumières de la foi, il s'appliquait aux choses qui paraissaient petites et basses aux yeux des hommes comme aux plus grandes, par un esprit de religion, les regardant toutes par rapport à Dieu; de sorte qu'il n'y avait rien dans la maison qu'il réputât indigne de ses soins. Nous pourrions rapporter sur ce sujet une infinité de choses qu'il a faites ou qu'il a réparées, qui dans leur bassesse révèlent infiniment l'étendue de son esprit et la fidélité extraordinaire qu'il a eue à remplir tous les devoirs d'un parfait supérieur. Il n'y avait pas encore entièrement dix ans qu'il était supérieur de la maison d'Aix lorsqu'il fut élu visiteur de la Congrégation par le P. Bourgoing, alors supérieur général, et non par l'assemblée, qui n'exerça le pouvoir de nommer elle-même les visiteurs qu'à la huitième assemblée, en 1654, c'est-à-dire après la mort du

P. Perrin. Quand il arriva à Paris, le R. P. Bourgoing le reçut avec de grands témoignages d'estime et d'affection. Mais la joie fut courte, parce qu'il y tomba si dangereusement malade qu'on crut qu'il n'en releverait pas. Le Père général, qui le considérait comme un précieux trésor et un homme de mérite extraordinaire, fit faire des prières de tous côtés pour lui. Dieu les exauça et lui rendit la santé; pendant toute l'assemblée le Père général ne manqua pas, après chaque session, de l'aller voir pour lui rendre compte de ce qui s'y était passé, et pour le consulter comme un oracle sur ce qu'on devait proposer dans la suivante.

Lorsqu'il fut rétabli en parfaite santé, il ne retourna point en Provence; on le fit supérieur de la maison naissante d'Avignon¹, qui avait besoin d'un homme comme lui. Il ne manqua pas d'y tenir la même conduite qu'à Aix. Il s'appliqua avec tant de zèle au dedans et au dehors, et y donna partout tant de preuves de sa piété et de sa capacité, que le cardinal Bichi, évêque de Carpentras², ayant eu quelques conférences avec lui, en conçut une haute estime, et dit qu'il le regardait comme l'une des meilleures et des plus fermes colonnes de la Congrégation.

La réputation de sa vertu et de son mérite n'était pas seulement répandue dans la Congrégation, elle s'étendait encore beaucoup ailleurs. Les supérieurs majeurs des religieuses carmélites en France, en étant pleinement informés, le prièrent d'accepter la charge de visiteur de cet ordre, et de faire la visite des monastères en même temps qu'il ferait celle des maisons de l'Oratoire. Quoique ce

¹ L'Oratoire d'Avignon date de juillet 1645. Voir *Archiv. nat.*, M. 221 et S. 6776.

² De 1630 à 1657. Cette ville faisait partie du comtat Venaissin.

soin l'engageât à de grandes fatigues, comme on a vu dans la suite, néanmoins l'estime et l'affection qu'il avait pour cet Ordre firent qu'il accepta avec joie cette commission.

Il partit d'Avignon au plus fort de l'hiver pour venir visiter les maisons de l'Oratoire et des carmélites de la Comté et du duché de Bourgogne. Sur le chemin il souffrit tant du froid, qu'il en contracta une fluxion sur une épaule qui l'incommoda beaucoup, et qui à la fin dégénéra en paralysie. Quand il fut à Arbois¹, les médecins lui conseillèrent de prendre du repos et de se tenir chaudement, attendu qu'il n'y avait point d'autre remède à son mal. Mais son zèle et son courage lui firent mépriser et son mal et l'avis des médecins. Il continua toujours son chemin. Il visita quatre maisons de l'Oratoire et cinq monastères des Carmélites, nonobstant les douleurs extrêmes que lui causa sa paralysie; enfin il arriva à Dijon le 22 mars, sur les huit heures du matin. Après être descendu de cheval, il alla à la sacristie pour se disposer à dire la sainte Messe; mais il ne l'eut pas plus tôt finie, qu'il tomba dans une paralysie universelle de tout son corps. On le porta promptement au lit, et on fit venir les médecins, qui lui ordonnèrent plusieurs sortes de remèdes qui furent tous inutiles. Au bout de deux jours, il lui survint une retention d'urine qui lui causa une grosse fièvre, avec une enflure extraordinaire de la moitié de son corps. Il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de religion, et depuis ce temps il ne s'occupa que des pensées de la mort. Ses jambes s'étant crevées, la gangrène s'y mit. Job sur son fumier n'était pas plus digne de compassion. Il souffrit de si violentes douleurs, que les larmes lui en

¹ Aujourd'hui chef-lieu de canton, du département du Jura.

tombaient des yeux. Cependant il ne jeta jamais un seul mot de plainte ni de murmure. Il se fit lire la passion de JÉSUS-CHRIST, et sur chaque circonstance il fit des réflexions si saintes et si affectives, particulièrement sur les sept paroles prononcées en croix, qu'il répéta plusieurs fois avec des sentiments profonds de dévotion, que tous les assistants en furent touchés. Il eut cet avantage de conserver toujours une connaissance parfaite et une entière liberté d'esprit jusqu'à sa dernière heure. Il fit plusieurs actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, de soumission à la volonté de Dieu. Il offrit sa mort en l'honneur de celle de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et il les pria de le faire entrer dans leurs dispositions saintes. Il prononçait à chaque moment quelques versets de l'Écriture sainte et principalement des psaumes, entre autres les suivants : *Domine, pone me iuxta te, et cujus vis manus pugnet contra me. Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Veni, Domine JESU; veni, Maria, Mater misericordiæ, Mater gratiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe!* Il perdit la parole et l'ouïe, une demi-heure avant que d'expirer, par une violente convulsion qui lui vint. Enfin son âme sainte se détacha de son corps, pour s'aller joindre à son Dieu et à JÉSUS-CHRIST son Sauveur dans la bienheureuse éternité, le vendredi saint, vingt-neuvième jour du mois de mars de l'année 1652, n'étant âgé que de cinquante et un ans.

XXXII. — Le Père Antoine Perrin

Entré en 1625, mort en 1652.

Sans un trait ou deux à ajouter à la vie de ce Père, je n'aurais point du tout touché à celle que le P. Cloyseault nous en a laissée, qui me paraît assez intéressante, à laquelle aussi je renvoie, ne me proposant que de l'abréger (4).

Il était fils d'un conseiller du roi référendaire aux chancelleries de Provence, et naquit à Aix le 19 avril 1601, avec de si heureuses dispositions pour les sciences que, dès l'âge de seize ans, il fut reçu docteur en droit et peu après avocat, plaidant avec un succès et une réputation fort brillante. Il songea d'abord, par principes de religion, à enfouir ses talents dans le fond d'un cloître. Ses parents, qui s'en aperçurent, crurent l'arrêter en le mariant à vingt ans; mais il leur échappa quelque temps après, car, ayant perdu sa femme au bout de trois ans, et devenu par là son maître, il reprit ses premiers desseins de retraite, s'alla présenter à l'Oratoire d'Aix, et, après quelques mois d'épreuves, par lesquelles le P. de Rez crut devoir le faire passer; de peur que sa vocation n'eût d'autre motif que le regret de la perte qu'il avait faite et ne fût l'effet d'une dévotion passagère, il fut admis parmi nous, le 1^{er} septembre de l'an 1625.

Avec de si heureuses avances pour la piété et les lettres, et eu égard aux nouveaux progrès qu'il y fit dans cette sainte maison, on crut pouvoir passer avec lui par-dessus les règles communes, et on le fit prêtre au bout de l'année suivante, le 12 septembre 1626.

(1) CLOYSEULT, [T. II., p. 55].

M. de Bérulle ayant appris l'excellente acquisition faite en la personne du P. Perrin, souhaita le voir, le fit venir à Paris, et l'envoya, selon son désir, se perfectionner dans l'étude des sciences ecclésiastiques, à l'Université de Louvain, où, sous la conduite du P. Bourgoing, l'archevêque de Malines (1) venait d'établir une maison de l'Oratoire.

Il en revint plus savant, non de cette science qui enfle, mais de celle qui, en rendant l'homme plus humble, le fait agir avec plus d'amour pour Dieu. Avec ces dispositions, M. de Bérulle, alors cardinal, le jugea très propre à former à la Congrégation de véritables enfants, moins soigneux, selon notre bulle d'institution, d'apprendre que de faire un bon usage de ce qu'ils savent, et l'envoya à Orléans (1629), voulant, en attendant mieux, faire de cette maison une espèce d'institution pour y élever une* partie de nos confrères. La veille de son départ, comme le P. Perrin fut pour prendre la bénédiction de notre Très Honoré Père, et qu'il se défendait d'accepter la charge de directeur, dont son humilité le faisait juger incapable, il rapporte dans un mémoire qu'on a de lui (2), que M. de Bérulle lui dit, pour l'encourager, qu'à la vérité il n'était rien de son propre fonds, qu'il était pétri, comme tous les autres hommes, de cette boue que Dieu créa dans le commencement, stérile et infructueuse par elle-même, *inanis et vacua*, mais qui produisit toute sorte d'herbes et de fruits au seul mot par lequel Dieu ordonna de le faire, *germinet terra herbam virentem*; qu'ainsi nous, ayant été formés de la terre, nous nous ressentions tous de notre origine par notre inutilité naturelle à tout bien, mais que, quand il lui plaisait de nous appliquer et nous mettre en œuvre, comme il le faisait à son égard en cette occasion, il nous faisait porter tous les fruits qu'il attendait de nous.

Le P. Perrin, soutenu par des motifs si consolants et si

(1) Jacques Boohen.

(2) *Mém. mss* donné en 1643.

purs, se retrancha à lui demander quelle conduite il lui convenait de tenir avec nos confrères, et quelles maximes il souhaitait qu'il leur inspirât principalement ; et M. de Bérulle lui répondit qu'il devait y avoir cette différence entre les religieux et nous, que ceux-là étaient des victimes consacrées à Dieu par la mortification des sens, et que nous devons l'être par nos travaux et par l'exercice du ministère, et que, pour tout dire en un mot, les sujets de la Congrégation devaient être dans les mêmes dispositions que la Sainte Vierge après l'ascension de son Fils, c'est-à-dire dans un double regard, qui, comme elle, nous devait continuellement occuper : un regard d'adoration, de désir, d'amour et d'union vers JÉSUS-CHRIST dans le ciel ; et un regard d'affection, de secours, de zèle, d'application vers l'Eglise qu'il avait laissée sur la terre, qu'à l'imitation de sa sainte Mère, nous ne devons cesser d'assister de nos prières et de nos conseils, et que tel devait être l'esprit qu'il fallait inspirer aux nôtres.

Le P. Perrin y fut fort fidèle, et on put juger à quel point de perfection un prêtre plein de cet esprit est capable de s'élever et de porter les autres. L'exemple et les maximes du P. Michel Lefèvre, habitant de cette maison, firent en lui une nouvelle impression de ferveur (1). Il prit de ce saint prêtre un tel goût pour la lecture de saint Paul et un si grand amour pour la pénitence que, après saint Chrysostome, personne ne posséda et ne goûta peut-être jamais plus que le P. Perrin les écrits de ce saint apôtre, et qu'il aurait pu aussi le disputer aux anciens anachorètes en fait de mortifications et d'austérités.

Les Pères de Provence, bien informés de tout le bien qu'il faisait, demandèrent avec tant d'instances qu'on le leur rendit, qu'il fallut le leur accorder.

Pendant qu'il était à Aix, directeur de l'Institution, il lui vint une loupe d'une grosseur énorme au genou. Après

(1) CLOYSEAUT, *Vie de Perrin*.

I. BATTEREL.

avoir conféré avec les médecins sur son mal, quoique on ne lui eût dissimulé ni les douleurs, ni le danger de l'opération, s'il avait le courage de s'y résoudre, il prit le parti de se la faire couper; commença par faire une confession générale, mit ordre à toutes ses affaires comme un homme qui se disposait à la mort, dit la sainte messe, y reçut Notre-Seigneur en viatique, et d'abord après son action de grâces, s'alla mettre au lit, prit son crucifix à la main, et avertit le chirurgien d'opérer. Ce fut un spectacle bien édifiant, tandis que l'on coupait ses chairs avec le rasoir, et que son sang coulait de tous côtés, de l'entendre s'écrier d'une voix ferme et touchante : *O ! que je m'estimerais heureux si j'en souffrais autant et mille fois davantage, pour la confession de la foi ; mais, puisque je ne mérite pas ce bonheur, faites, mon Dieu, que je souffre du moins ceci pour l'amour de vous.*

L'opération réussit fort heureusement. Après son rétablissement, il fut fait, en 1641 (1), supérieur de Grasse, et, peu après, de la maison d'Aix, nos Pères ayant jugé cette institution un théâtre plus propre à développer et exercer ses talents. Sa résistance à accepter cet emploi fit bien voir qu'il n'en pensait pas de même. Mais il eut beau représenter que, n'ayant guère plus de quarante ans, ce serait une chose fort indécente pour lui que d'être à la tête d'une communauté composée de tant de vieillards vénérables par leur âge et par leur vertu ; que des qualités requises pour cet emploi, il n'en connaissait aucune, et qu'il n'était pas assez humble pour porter la confusion journalière de se voir commander à des personnes, dont il ne mériterait pas d'être le serviteur. Le P. Bourgoing, qui l'avait connu à Louvain, n'en fut que plus ferme à lui imposer la conduite de cette maison, où je le trouve supérieur sur les listes des députations, en 1644 et 1648.

Ce choix ne fut pas d'abord approuvé de quelques personnes, mais elles furent bientôt détrompées, en voyant sa

(1) *Rég. du conseil* du 18 août 1641.

manière de gouverner. Ce fut une maxime inviolable pour lui de faire toujours le premier ce que son devoir l'obligeait d'exiger des autres; et il disait quelquefois agréablement qu'un grand avantage qu'il trouvait dans la supériorité, était de se voir dans une espèce de nécessité d'être homme de bien, pour être à ses inférieurs un sujet d'édification, et dans une obligation plus étroite de pratiquer toutes les vertus, pour être en état de donner aux autres toute sorte de bons exemples.

Il s'appliquait beaucoup à la mortification de ses sens et à l'abnégation intérieure, se privant de toutes les douceurs et les consolations qui ne lui étaient pas absolument nécessaires, ce qui, sans paraître beaucoup au dehors, était devant Dieu la matière d'un continuél sacrifice et un grand sujet de mérite. Venu à Paris, en 1644, à une de nos assemblées, il s'en retourna, comme il avait déjà fait à son premier voyage, sans se donner la satisfaction d'en voir les beautés, curiosité si naturelle en un étranger, et d'autant plus vive qu'on est des provinces les plus éloignées. Et quand, de retour à Aix, quelques personnes de ses amis se mirent à lui en faire des reproches, il leur répondit : *Dans l'état que nous avons embrassé, nous n'avons presque rien de rude et de pénible à souffrir. Nous sommes bien chauffés, bien vêtus et bien nourris. Comment donc nous sauverons-nous, si nous ne pratiquons volontairement quelques mortifications intérieures, en nous privant de ces curiosités inutiles ?*

Cet homme, si dur envers lui, était cependant d'une douceur charmante, d'un facile accès, et toujours prêt à rendre service aux autres de la meilleure grâce du monde. Plein d'attention et de charité envers les malades de la maison, de condescendance à l'égard des faibles, les reprenant selon son devoir lorsqu'ils s'écartaient de l'ordre, mais avec bonté et d'une façon si honnête et en même temps si efficace qu'il était comme impossible de lui résister, et par les égards qu'il avait pour eux, s'attirant le respect et la confiance de tout le monde.

Il trouva la maison chargée de douze mille livres de dettes, somme excessive vu la modicité de ses revenus. Il vint à bout de les acquitter. Le bâtiment de la nouvelle église, faute de fonds, était resté imparfait. Il puisa dans la bourse de ses parents et des amis de la maison, et par les aumônes qu'il recueillit de diverses personnes, surtout du grand prieur de Fourbin, dont il était allié, il eut l'honneur et la consolation de mettre la dernière main à cette église, une des plus régulières et des plus complètes que nous ayons dans l'Oratoire. La bénédiction en fut faite par l'évêque de Senez, le 8 septembre 1643.

Il étendit ensuite ses soins sur la bibliothèque et sur les archives de la maison. Il fournit l'une de quantité de bons livres qu'il fit acheter, et dont il donna quelques-uns ; il mit dans les autres de l'arrangement et de l'ordre parmi les titres et les papiers, assez confus jusque-là et comme entassés les uns sur les autres, au lieu qu'il les distingua et les sépara selon les différentes affaires, mettant à chacune des inscriptions et des étiquettes pour les trouver sans peine, au besoin. En un mot, c'était un esprit d'ordre et de règle, qui veillait à tout, et qui, pour remplir avec une exacte fidélité les devoirs d'un bon supérieur, savait s'abaisser aux derniers détails et ne jugeait rien au-dessous de lui.

C'est pour cela que, son temps fini, on le chargea encore du gouvernement de la maison naissante d'Avignon, qui, n'étant établie qu'en 1648, l'eut pour supérieur l'année suivante. Il s'y comporta comme à Aix (1) ; il y établit de plus, de concert avec les autres Pères de la maison, et nommément le saint Père Hugues Bouchard, ce qu'on appelait alors la confrérie de M. le baron de Renty, ou du Saint-Sacrement, parce qu'elle se faisait le jeudi de chaque semaine, et consistait en ce que les plus vertueux d'entre les ecclésiastiques et les bourgeois de la ville s'assemblaient

(1) FARDEL, *Mém. mss.* N° 146.

ce jour-là chez nous, et que là, après que chacun avait proposé les différentes bonnes œuvres qui se présentaient à faire, comme un différend à vider, un procès à terminer à l'amiable, un pauvre à soulager, une fille à tirer du libertinage ou de l'occasion prochaine, on avisait, du conseil du supérieur qui présidait à cette assemblée, aux moyens de prudence et de charité propres à pourvoir à ces différents besoins, dont on rendait compte dans l'assemblée suivante. Ce qui mit le Père Perrin et nos autres Pères en très bonne odeur et en grande estime dans Avignon (1), en sorte que le cardinal Bichi, évêque de Carpentras, après quelques entretiens qu'il eut occasion d'avoir avec lui, lui rendit ce glorieux témoignage, qu'il le regardait comme une des meilleures têtes et une des plus fermes colonnes de l'Oratoire.

Sur la fin de 1651, le P. Bourgoing, qui avait la même idée de son mérite, l'engagea à visiter, en son nom et comme commis delui, une partie de nos maisons. Je dis en son nom, parce que ce ne fut que trois ans après, à l'Assemblée d'Orléans en 1654, que la Congrégation se mit en possession de nommer elle-même ces visiteurs. A cette fonction déjà fort pénible pour une santé aussi délicate qu'était la sienne, s'en joignit une autre qui doubla sa course : ce fut de visiter aussi les monastères des Carmélites qui se trouvaient dans l'étendue de son district. Notre sixième assemblée, tenue à Saint-Magloire en 1648, venait de modifier un peu le rigoureux statut des deux premières, par lequel nous nous étions absolument, et sous peine d'exclusion, interdit tout exercice de la charge de visiteur de ces saintes filles ; au lieu que dans celle-ci (2), le P. Bourgoing était parvenu, non sans peine, à faire régler qu'on pouvait accepter ce soin, de son agrément, par simple commission et seulement pour un temps, ce qu'il regar-

(1) CLOYSEULT, *Vie de Perrin*.

(2) *Actes de la 6^e assemblée, sess. 10.*

dait comme un heureux acheminement à nous rapprocher dans la suite tout-à-fait d'elles.

Le P. Perrin ne pouvait avec bienséance se refuser dans ces conjonctures à ce qu'on souhaitait de lui. Il entreprit donc la double visite, et partit au fort de l'hiver pour se rendre dans les maisons de l'Oratoire et des Carmélites de la comté et du duché de Bourgogne. La rigueur du froid qu'il endura sur la route, lui causa une fluxion sur l'épaule qui le rendit presque paralytique. Malgré l'avis des médecins, son zèle et son courage lui firent parcourir la Franche-Comté, où il visita quatre maisons de l'Oratoire et cinq monastères des Carmélites, nonobstant les vives douleurs que la fluxion lui causait.

Il arriva à Dijon, le 22 mars. A peine fut-il descendu de cheval, qu'il tomba dans une paralysie universelle de tout son corps. Au bout de deux jours la fièvre s'y mit, la moitié de son corps enfla, ses jambes crevèrent et se gangrénèrent. Job sur son fumier n'était pas un objet plus digne de compassion. Cependant il ne lui échappa jamais un mot de plainte ou d'impatience, Il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de religion. Il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur, faisant des réflexions affectives sur les paroles qu'il prononça sur la croix ; conserva sa raison et une entière liberté d'esprit jusqu'à une demi-heure avant sa mort, fit des actes de foi, d'espérance, de soumission et de toutes les vertus chrétiennes, et eut le bonheur d'unir le sacrifice de sa vie avec celui de Jésus-CHRIST, étant mort le jour du vendredi saint, le 29 mars 1652, à Dijon.
